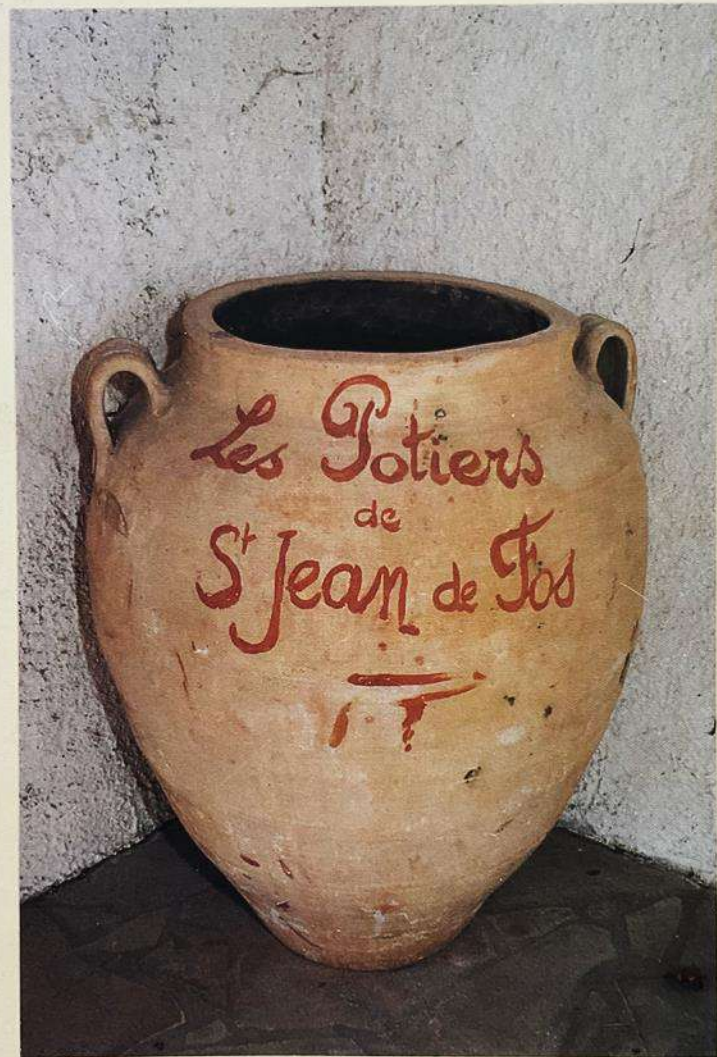




Un peu d'histoire...
 La vie des Potiers...
 Le secret des Orjouliers...

Association "Lo Picart"

PREFACE

Dans «Itinéraires au Pays d'Oc», «Fleuve d'Or», Maurice Chauvet disait : «En prenant la route qui monte, à la sortie du Pont du Diable, on serait, en deux minutes, à Saint-Jean-de-Fos, dont on aperçoit, tout près, la Tour carrée, coiffée de tuiles vertes vernissées. C'est l'enseigne de ce village de potiers qui compta une cinquantaine de tours et qui fournissait des terrailles dans toute la région.

Il reste encore trois ou quatre de ces témoins du plus vieux et du plus noble métier du monde.

Conservez-les, gens de Saint-Jean-de-Fos, car dans une dizaine d'années, quand tout le monde n'utilisera plus que d'ustensiles de fer ou d'aluminium, on viendra voir ces humbles ateliers et les archéologues en voudront pour leurs Musées...

Pendant qu'il professait à Saint-Jean-de-Fos, de 1950 à 1960, Pierre Razimbaud, instituteur du village, avait «entendu» Maurice Chauvet et, avec ses élèves, il avait enquêté auprès des habitants du village, fils, petits-fils, descendants d'anciens potiers qui ont fait la renommée de Saint-Jean-de-Fos du XIV^{ème} au XIX^{ème} siècle.

Ces notes individuelles, fruits de leurs recherches, ont été rassemblées dans un petit livret intitulé «Les potiers de Saint-Jean-de-Fos». Parallèlement, ces travaux ont conduit à constituer un petit «Musée de nos vieilles terrailles». Mais ce petit Musée a grandi et, en mars 1978 il a été transféré dans une salle de la Mairie où l'on peut actuellement le visiter.

L'Association «Lo Picart» dont l'objectif principal est la sauvegarde du patrimoine de Saint-Jean-de-Fos, après avoir lancé et mis en route la restauration et la mise en valeur de la Chapelle de Saint-Génies-de-Liténis, a décidé de prendre le relais de Pierre Razimbaud pour faire découvrir, ou redécouvrir, ce qui a constitué l'un des plus beaux fleurons du patrimoine de Saint-Jean-de-Fos : LA POTERIE.

Nous avons donc décidé de rééditer le petit livret «Les Potiers de Saint-Jean-de-Fos» en l'agrémentant de quelques notes et anecdotes glanées par-ci, par-là.

Une première partie sera consacrée à l'histoire : La Poterie à Saint-Jean-de-Fos à travers les siècles.

La seconde partie nous fera revivre le temps des Potiers vers les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle : du gisement à l'atelier, en passant par la «Danse des Potiers», le tournage, le vernissage, la cuisson, nous verrons petit à petit, un bloc d'argile brute se transformer en un rutilant "Orjoul", revêtu de ce vernis typique de Saint-Jean-de-Fos.

La troisième partie pourrait s'intituler : «Le Secret des Orjouliers».

A. VIDAL

Président de l'Association «Lo Picart»

- I - LA POTERIE à SAINT-JEAN-DE-FOS à travers les siècles...

L'origine du village peut se situer vers le VIII^{ème} siècle. En effet c'est dans la charte de dotation du monastère de Gellone par Saint Guilhem, qu'apparaît, pour la première fois le territoire sur lequel va naître et se développer le village de Saint-Jean-de-Fos.

Cette charte du 14 décembre 804 nous apprend que le Comte Guilhem donne au monastère de Gellone le fisc de Liténis avec ses deux églises "Sancti Johannis et Sancti Genesii". Ainsi, jusqu'à la Révolution, L'abbé de Saint-Guilhem sera le seigneur de Saint-Jean-de-Fos, ces deux villages dépendant du diocèse de Lodève, évêché dès le début du V^{ème} siècle.

Au XI^{ème} siècle, au moment de la construction du "Pont de Saint Guilhem", devenu aujourd'hui "Pont du Diable" (1025 - 1031), le village était désigné sous le nom de "Sancti Johannis de Gurgito Negro" (*Saint-Jean du Gouffre Noir*). Le Gouffre noir légendaire est celui qui se trouve sous le Pont du Diable (*voir la légende du Pont du Diable et du Picart de Saint-Jean-de-Fos*).

Vers le milieu du XII^{ème} siècle (1149-1162) le village et son église fortifiée sont entourés de remparts. Et dès 1206, le bourg deviendra "Sancti Johannis de Fortio". Par la suite, par une altération du mot Fortio en Fors, puis Fos, le nom se transforma en Saint-Jean-de-Fos. Mais l'idée de forteresse ressurgira à la Révolution : Saint-Jean-de-Fos deviendra un moment "Fort d'Hérault".

C'est au cours du XV^{ème} siècle que l'on voit apparaître les premiers écrits qui permettent d'affirmer qu'une activité céramique existait déjà au XIV^{ème} siècle, et peut-être même avant. En 1457, un contrat désigne un lieu-dit "Les Terriers" (*carrière d'argile*). En 1462, apparaît le lieu-dit "Forn de las Olas" (*four des oules*), et en 1523 la "Teulieyre" (*tuilerie*).

D'autre part, une production de "Jarras" (*jarres*), et de "Dorgas" (*cruches*) est signalée sur des actes en 1435 et 1438.

Le premier individu, qualifié de potier de terre à Saint-Jean-de-Fos, apparaît un peu plus tard : Raymond Sinadié n'est en effet appelé "Orjolerii" que le 20 juin 1526.

C'est à partir de ce moment-là que l'on va voir se développer la **POTERIE** qui a fait de Saint-Jean-de-Fos l'un des centres les plus importants du Languedoc.

Les Potiers, "Fabricants d'Orjol" étaient baptisés "Orjoliers". En 1576, ils prirent le nom de "Maître Potier de Terre". Dès lors commence la lignée de ces artisans qui rendirent célèbres les Poteries de Saint-Jean-de-Fos.

Un premier acte signé le 20 juillet 1626, notifie «qu'un accord est passé, entre les Maîtres Potiers, en vue de créer un brevet de maîtrise, destiné à préserver le bon renom de la profession et à en restreindre l'exercice». Ceci pour éliminer les forains ou étrangers qui tentaient de s'installer dans le village comme potiers. Les Maîtres Potiers choisissaient leurs apprentis et, souvent, l'affaire se transmettait de père en fils, "les secrets" et les "tours de mains" étaient bien gardés !...

Un peu plus tard, en juillet 1638, les potiers de Saint-Jean-de-Fos se groupèrent en Confrérie. C'est une Confrérie religieuse et artisanale, où les Maîtres Potiers et compagnons établissent une charte, désignent un magistrat et s'obligent à payer une cotisation et à assister à la messe anniversaire de leur patronne, Sainte Radegonde, le 19 juillet. Parmi les signataires de cette confrérie, on relève les noms de : Deleuze, Vaissière, Pierre Brès, Jean Durand, Pierre Albe, Cabanès... Mais tous les potiers n'adhèrent pas à la Confrérie, tel Jean Cazes, potier renommé qui forme de nombreux apprentis, parmi lesquels un Joullié qui fondera l'une des branches les plus florissantes au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

Un autre nom fort connu est celui de Hugol. Le premier des Hugol meurt en 1622. Un de ses fils part s'installer à Lyon. Les deux autres fils continuent à Saint-Jean-de-Fos dans la renommée du père. Ils se spécialisent dans la fabrication des fontaines, descentes d'eau et tuiles.

La deuxième moitié du XVII^{ème} siècle est marquée par la concurrence effrénée qui oppose les potiers de Montpellier à ceux de Saint-Quentin-la-Poterie, Uzès et Saint-Jean-de-Fos ; en effet, les potiers de Montpellier voulaient se réserver l'exclusivité des marchés de la ville, allant jusqu'à saisir ou saccager les poteries exposées par leurs concurrents. Les potiers de Saint-Jean-de-Fos se réunissent chez Maître Jean Hérail, le 5 mai 1675, forment un syndicat, et réclament «le droit de vendre et débiter leurs ouvrages sans aucun trouble ou empêchement...»

Et les querelles continuent ainsi jusqu'à ce que la poterie traditionnelle et utilitaire disparaisse à Montpellier, pour laisser la place à la fabrication de la faïence qui allait être à son apogée. En juillet 1725, la faïencerie de Jacques Ollivier devenait "Manufacture Royale".

Le 3 décembre 1728, une ordonnance rend justice à Saint-Jean-de-Fos : «Les Maîtres Potiers peuvent exposer et vendre leurs terrailles en toute liberté».

L'effectif des potiers ne cesse d'augmenter :
12 potiers en 1615
69 potiers en 1750
75 potiers en 1828

La gamme de fabrication est très étendue et très complète. Elle va de la production de matériaux de construction (tuiles, briques, pavés, parefeuilles...) au matériel de mesure et de stockage (jarres, jarlets, conques, cuiviers, pegau...) en passant par la poterie utilitaire alimentaire (assiettes, tasses, pots, soupières, jattes, orjols, orjolets, pichets de barque...) sans oublier le sanitaire (seaux hygiéniques, "pissadous", bassins de lit...), les objets religieux (bénitiers, fontaines de sacristie) et les objets de fantaisie (orjols trompeurs, "trouine", statuettes, encriers, bougeoirs...).

Il faut également signaler que de nombreux Maîtres Potiers Fontainiers de Saint-Jean-de-Fos ont participé à l'alimentation en eau et à la construction ou réparation de nombreuses fontaines de la région.

Citons-en quelques unes : Aniane, Clermont l'Hérault, Gignac, Pézénas (La Grange des Prés), Saint-Guilhem-le-Désert, Montpellier (Fontfroide, Soriech, Rondelet), Saint-Martin-de-Londres, Abbaye de Valmagne et bien sûr Saint-Jean-de-Fos.

1830 marque l'apogée de l'industrie céramique à Saint-Jean-de-Fos : 75 potiers - 1600 habitants (*voir la courbe des effectifs et le plan de situation des ateliers recensés dans le village*).

Mais après cette date la chute s'amorce lentement :
- en 1875, 48 potiers, 1400 habitants
- en 1914, 12 potiers, 1200 habitants

Petit à petit, "le Progrès et la Machine" poussèrent nos potiers dans leurs derniers retranchements. La faïencerie se généralisa. Les tuiles, briques, pavés... furent fabriqués industriellement. Le fer étamé puis

l'acier galvanisé, le zinc, l'aluminium remplacèrent les ustensiles ménagers en terre cuite.

Les uns après les autres, les ateliers fermèrent leurs portes, les fours s'éteignirent à jamais...

Les deux derniers potiers furent : Mr Elie Sabadel, patron de "La Fabrique" (fabrication semi-mécanique de tuiles et pavés) qui cessa son activité en 1921, et Mr Eustache Pioch qui arrêta en 1929.

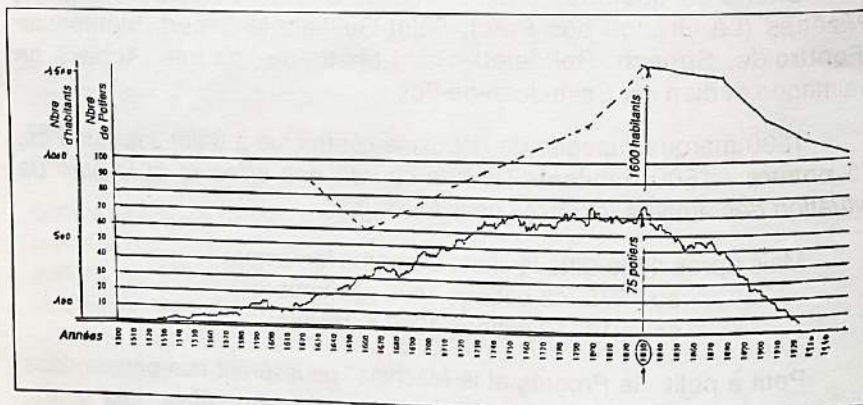
Parallèlement à cette extinction des fours de potiers, un autre artisanat se développait : la Tonnellerie. Les tonneaux servaient essentiellement à la conservation et au commerce du vin et des olives.

Dans les années 1930/1940, on comptait à Saint-Jean-de-Fos, une bonne douzaine d'ateliers de tonnellerie, chacun d'eux employant trois ou quatre personnes.

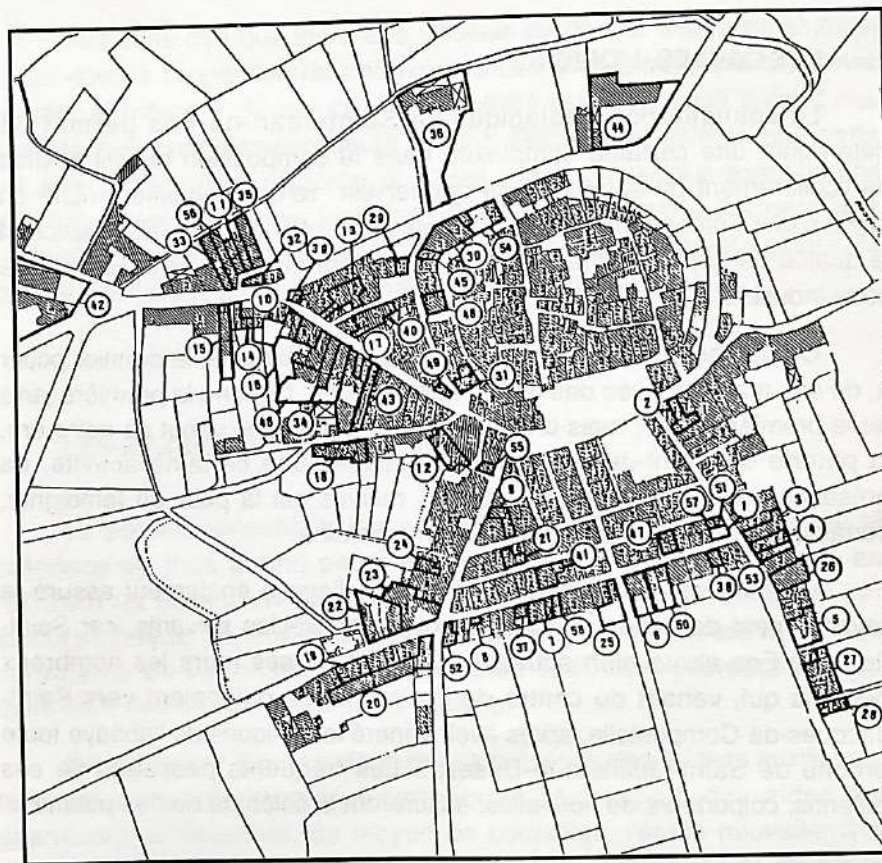
L'atelier le plus important était celui des Frères Delieuze qui fabriquaient des tonneaux pour conditionner les olives qu'ils confisaient et commercialisaient.

La dernière tonnellerie, celle des Frères Pioch, a fermé ses portes en 1976.

Mais si vous le voulez bien, remontons le temps et partageons, quelques instants encore, LA VIE DES POTIERS À SAINT-JEAN-DE-FOS.



Effectif des potiers travaillant à Saint-Jean-de-Fos



Plan de situation des ateliers dans Saint-Jean-de-Fos

- II - LE TEMPS DES POTIERS

LES CAUSES, L'ORIGINE

La configuration géologique de Saint-Jean-de-Fos permet de déterminer une certaine complexité dans la composition du sol et plus particulièrement du sous-sol ; ce dernier est remarquablement riche en argile d'une homogénéité et d'une finesse exceptionnelles. L'abondance et la qualité de cette matière première expliquent en partie la naissance de cette industrie.

On ne saurait fixer avec précision la date à laquelle le premier potier a, de ses mains et avec des outils rudimentaires, façonné la première jarre ou la première urne ; mais on peut affirmer que dès le début de notre ère, la poterie de Saint-Jean-de-Fos connaissait une certaine activité. La présence de tuiles romaines à bords relevés est là pour en témoigner, certaines jarres disent assez leur origine romaine.

La situation géographique de notre village a également assuré le rayonnement de cette industrie au cours des siècles suivants, car Saint-Jean-de-Fos abrita bien souvent à l'ombre de ses murs les nombreux pèlerins qui, venant du centre de la France, se dirigeaient vers Saint-Jacques-de-Compostelle, après avoir vénéré les reliques de l'abbaye toute proche de Saint-Guilhem-le-Désert... Les fréquents passages de ces pèlerins, colporteurs de nouvelles, assurèrent la célébrité de nos poteries.

SON IMPORTANCE

Ajoutons enfin que Saint-Jean-de-Fos fut de tous temps l'un des centres les plus importants de l'industrie oleicole. Pour assurer la conservation et le transport de l'huile d'olive, les jarres fabriquées par nos potiers furent justement appréciées et ce fut une des raisons qui contribuèrent à assurer l'essor de cette originale industrie.

Il semble que ce soit vers le XVIII^{ème} siècle que la poterie acquit le maximum de son importance. Le village comptait alors 40 fours en pleine activité ; sur certains d'entre eux nous avons pu déchiffrer «1600», date de leur fondation ou de leur aménagement. Un extrait de jugement estime en outre, l'existence de ces fours de "temps immémoriaux".

Il va sans dire que les crises viticoles du dernier siècle, notamment celles dûes à l'apparition du phylloxéra, incitèrent les potiers à conserver intacte, et même à développer cette activité qui les mettait à l'abri des misères que connaissaient leurs voisins viticulteurs. Si bien que cette industrie, aujourd'hui disparue pour des raisons que nous examinerons plus loin, s'est perpétuée jusqu'en 1930, date à laquelle les dernières volutes odorantes se sont échappées du dernier four, la chaleur palpitante du four a fait place à la froide immobilité de la pierre...

LES EXIGENCES DE LA POTERIE

La poterie constituait une activité importante car elle exigeait la présence de trois à cinq personnes qui, vivant autour de ce four, en retiraient un substantiel bénéfice... Le potier et sa famille avaient par ailleurs champs et vignes sur les côteaux voisins ; c'était là un des caractères de l'économie rurale tournée tout naturellement vers la multiplicité des ressources et la polyculture.

Cependant le four entraînait par sa présence des métiers auxiliaires, tels que celui de l'ouvrier qui pratiquait l'extraction, des aides qui charriaient péniblement, au moyen de corbeilles, l'argile nouvellement arrachée au sol ; les femmes, elles-mêmes, étaient chargées de couper le bois afin d'approvisionner le four ; enfin, les charrois déplaçaient toutes ces terrailles sonores et rutilantes de village en village, afin de satisfaire aux besoins du commerce.

Il s'agissait donc d'une industrie spécifiquement familiale, d'un corps de métier plein de noblesse et de traditions, dont la présence constituait une ressource appréciable pour le pays.

LE FOUR

Le four était un bien familial en quelque sorte inaliénable ; quant au tour, il fallait voir avec quel soin jaloux le Maître Potier entretenait sa parfaite souplesse ; avec quel amour il caressait l'argile de ses mains qu'un Dieu «fit fécondes en merveilles». Puis, ayant formé ses fils à son métier, après qu'il leur eut donné une âme de potier, il s'éteignait... Comme s'étaient éteints ses ancêtres, après avoir légué, à son tour, le patrimoine qu'il tenait d'eux et qui était plus qu'un métier, un Art.

Car c'est à Saint-Jean-de-Fos que se formait le potier, c'est là qu'il acquérait petit à petit ces qualités si diverses que possédait tout bon Maître Potier et qui sont faites à la fois de souplesse et de fermeté, de patience et d'audace, d'esprit d'initiative et de maîtrise de soi.

Parfois, le fils du potier, plein d'un louable zèle, s'essayait en ces nouveaux travaux sous l'œil attentif du maître ; mais la voix de ce dernier ne tardait point à se faire entendre : «Perdés l'aplomb !»⁽¹⁾ criait-il... Car il y fallait aussi le sens classiquement artistique de l'équilibre et de la symétrie.

Il n'existait donc point de "Tour de France". La poterie de Saint-Jean était née à Saint-Jean, elle y régnait, elle avait ses desservants qui en connaissaient le secret et qui, de père en fils, se pliaient à ses rites.

(1) «Tu perds l'aplomb, ton pot tourne mal»

DU GISEMENT À L'ATELIER

La matière première était extraite de plusieurs gisements, certains perdus dans les combes, sous les couches de calcaire dolomitique, tel celui de "Las Paures" ; d'autres plus près du village ; ainsi, aux abords de la route de Gignac, on en compte deux ou trois, "Le Plantier", "Tras Mayoux". La coopérative vinicole est elle-même construite sur l'emplacement d'un ancien puit d'extraction.

C'était là un travail extrêmement pénible et qui mettait à contribution force bras. On creusait tout d'abord un trou de 3 à 4 mètres de diamètre, la première couche épaisse de deux à trois mètres était constituée par une couche de terrain quaternaire comprenant cailloutis, sables et graviers fruits de l'érosion ; puis apparaissait une terre rougeâtre constituée par un agglomérat argilo-siliceux fortement coloré par l'oxyde ferrique impropre à la fabrication, et enfin, arrivant à une profondeur de 6 à 8 mètres, le pic découvrait une argile jaune, grasse, souple, onctueuse que nous nous garderons bien de ternir de termes savants, une argile douce au toucher, faite pour des mains sensuelles et carressantes, une argile obéissante et fragile qui ne demandait qu'à se livrer.

Le gisement ainsi mis à jour, il fallait l'exploiter. On extrayait l'argile au pic, on la déposait dans des corbeilles et des aides, chargés de cette glaise ruisselante, gravissaient l'échelle, portant sur leurs épaules ployées cette terre qui deviendrait jarre bedonnante ou amphore élancée.

Par la suite, quand le puits atteignait une trop grande profondeur, on aménageait deux puits successifs, l'un d'eux constituant un terre-plein sur lequel on appuyait l'échelle donnant accès à la surface.

La terre était ensuite transportée vers l'atelier du potier, soit à l'aide de charretons, soit à dos d'homme ; parfois même on employait des femmes qui, lourdement chargées, en leur lente procession, s'en revenaient vers le village ; et certaines bonnes vieilles de chez nous, sous leur courte-pointe noire, nous ont encore conté avoir gagné un bienheureux "sou" après une rude journée de travail.

À L'ATELIER

Le potier faisait ainsi en quelques jours une ample provision d'argile ; il l'entreposait chez lui, de préférence dans une cour ; elle demeurait ainsi fort longtemps en monceau, le gel la craquelait, la pluie la giflait, le soleil la fendillait, en un mot selon l'expression consacrée «Le temps la mangeait». Enfin, après de longues journées d'exposition à l'extérieur, l'argile était sèche et prête à entrer en transe.

Alors apparaissait le Maître Potiers et ses fils, tous munis d'une masse volumineuse en bois d'alisier dont les manches curieusement ployés laissaient deviner qu'ils étaient maniés par des bras hardis. Après avoir étalé l'argile sur le sol, les potiers l'écrasaient ; tenant la masse à bout de bras ils frappaient sans relâche l'argile qui s'émiettait et volait en éclats, se transformait en fines granulations, puis en une poussière très légère semblable à du froment, presque impalpable, tandis que bondissaient, agiles dans cette poussière blonde, les masses de nos trois potiers.

L'argile était alors portée dans des bassins ayant 1 mètre de profondeur et 1,50 mètre de longueur sur 1 mètre de largeur, puis imprégnée progressivement d'eau jusqu'à devenir un liquide boueux. Le potier procédait ensuite à la malaxation et au broyage de la pâte ainsi formée : à l'aide d'une planche occupant toute la longueur du bassin il l'écrasait contre les parois. Ce travail durait plusieurs heures mais notre potier était assuré d'avoir une pâte moelleuse et onctueuse à souhait. Seuls demeuraient au fond du bassin "lous grapiers", déchets calcaires que contenait l'argile.

À l'aide d'une "canne", sorte de récipient cylindrique, il retirait cette pâte si délicieusement lisse et la versait dans un tamis. Un flot boueux s'échappait du tamis et s'étalait sur un séchoir de plusieurs mètres de long dont le fond était légèrement soupoudré de sable, ceci afin d'éviter que l'argile n'adhère trop fortement au séchoir et cette heureuse union de l'argile issue des profondeurs de la terre et du sable amassé au bord des pentes ravinées qui forment les Gorges de l'Hérault, assurait à l'argile une plus grande solidité.

Lorsque, le soleil aidant, notre banc d'argile épais de quelques centimètres avait acquis une consistance suffisante, il était proprement découpé en bandes de quelques décimètres de large et transporté sur des soles en un coin de l'atelier. Alors commençait la "danse des potiers".

LA DANSE DES POTIERS

Inlassablement, des heures durant, de leurs pieds nerveux les potiers foulaient cette argile qui, tout d'abord rétive et glacée, devenait au fur et à mesure plus chaude, plus malléable... Elle abandonnait sa résistance et sa raideur pour devenir consentante. Elle semblait vouloir garder un peu de cette chaleur humaine qui, de matériau, lui donnerait une apparence domestique.

Cette danse, bien qu'épuisante, connaissait un réel succès et bien des galopins du village, en secret de leurs parents, pataugeaient à qui mieux mieux dans la glaise, avec leurs aînés.

Ce travail, qui exigeait essentiellement robustesse et solidité, étant terminé, le Maître Potier changeait de rôle : de tâcheron il devenait artisan, d'esclave il devenait créateur ; l'argile qui s'était jusqu'alors montrée si exigeante, il allait l'asservir.

LA FABRICATION

Les mains plongeaient dans la matière dont elles tiraient une masse visqueuse qui résistait à la poigne du potier, car l'argile adhéra intimement à la masse originelle, elle faisait corps avec elle, et en ce dernier instant, rétive, elle se refusait.

LE TOUR

Chaque potier utilisait le tour qu'il tenait de ses ancêtres. La surface en était luisante et polie car bien des mains rugueuses et habiles l'avaient caressé, des mains épaisses et carrées, frêles et douces, nerveuses et sèches, mais dont les mouvements harmonieux et souples s'étaient conservés, identiques à eux-mêmes.

Tout potier fabriquait lui-même son tour, à moins qu'il ne le tienne de ses aïeux. Il choisissait pour cela un micocoulier aux râtures lisses et puissantes, et, avec amour il sciait, rabotait, polissait chacune des pièces qui le constitueraient... Nul ne saura dire quelle attention il portait à la mise au point de ce précieux auxiliaire ; de l'équilibre de ce dernier dépendait la qualité de ses œuvres... et, de plus, son tour serait un jour celui de ses enfants, qui eux-mêmes plus tard le légueraient à ses petits-enfants. Le tour était donc plus qu'un instrument de travail, un patrimoine familial. Avec son aide, on fabriquait des pots de toutes dimensions, depuis la fragile tasse du ménage enfantin jusqu'à l'énorme jarre pansue de cinq cents litres.

Le Maître Potier, sans ménagement aucun, jetait donc la pâte sur le socle et le tourbillon commençait ; le tour entamait vivement son mouvement giratoire. Et, petit à petit, l'homme, fait Dieu, créait. Il montait, montait, repoussait la terre ocrée et ruisselante à l'aide de ses mains, il élevait une forme. À folle allure, l'ascension de la matière se produisait ; héritier obscur de siècles de tradition, l'artisan accomplissait des gestes rituels, ses mains tout à l'heure robustes et brutales se faisaient maintenant douces et légères. Le jarlet ou l'amphore acquéraient une forme cylindrique mais quasiment neutre, ainsi la hauteur convoitée de l'objet était atteinte. Il fallait alors donner l'ampleur nécessaire à la cruche ou à "l'orjoulet", et en même temps que les pieds accompagnaient allègrement le mouvement du tour, les mains s'emparaient de la matière, l'écartelaient, mais avec tant de délicatesse que l'argile soumise et asservie obéissait, comme par enchantement. S'aidant de la paume et des doigts, notre potier repoussait toujours vers l'extérieur les formes amplifiées de "l'orjoulet" ou du "toupi". Bientôt la terraille prenait forme, il ne restait de la matière retirée du "Saut

de Marié" que la couleur jaune et le grain lisse... tout le reste, et l'allure joviale du "toupi" rebondi, et le port imposant de la jarre, et le geste pimpant de "l'orjoulet" dressant son nez vers le ciel, c'était le potier créateur et artiste qui le lui avait donné. Et l'homme poursuivait sa tâche, son objet avait désormais la taille et l'ampleur, il ne lui restait plus qu'à lui donner sa forme, sa silhouette. Comme un bon génie créateur qui ne se contente pas de l'utile et du nécessaire, il lui restait à parfaire son œuvre...

Et tandis que nerveusement ses pieds animaient le tour, tandis que continuait ce fol tourbillon où semblait entrer un peu de noire magie, tandis que tournait le pot, l'homme laissait descendre ses mains ; elles venaient s'appliquer, légères, sur les larges bords du récipient, elles pliaient l'argile définitivement domptée, elles la caressaient, se faisaient plus pressantes, plus fermes, plus impitoyables, et le pot se cintrait, son encolure devenait plus étroite, sa bouche se fermait plus ou moins selon la volonté du Maître. Enfin, ayant assuré une parfaite rotondité et une parfaite symétrie à la partie supérieure de son objet, ses mains glissaient vers la base, tandis que l'une d'elles s'appliquait à l'extérieur sur la surface du pot, l'autre, protectrice à l'intérieur, soutenait la pression que l'autre faisait subir à la paroi.

Ainsi fallait-il allier la fermeté à la douceur, la sûreté du coup d'œil à l'habileté manuelle. La pièce ayant acquis sa forme définitive, le potier donnait sa dernière empreinte, il supprimait toute aspérité, soit à l'aide d'instruments rudimentaires, spatules en bois, soit plus sûrement encore à l'aide des merveilleux outils qu'on a vus à l'épreuve et qu'étaient ses doigts. Son pouce et son index épousaient la forme de la paroi et tandis que la course folle du pot touchait à sa fin, il donnait le dernier coup de doigt à son œuvre, il arrondissait les angles, amenuisait les parois, accentuait un détail, évasait d'un mouvement harmonieux du pouce telle encolure, telle rotondité, soulignait la plénitude d'un renflement, la sensualité d'une forme. Et enfin, le tourbillon modérait son impétuosité, ne tournait bientôt plus que de son énergie accumulée et finissait par mourir... le pot demeurait sur son socle, dans sa nudité, éclatant de finesse et de perfection. Le Maître Potier regardait encore, tout à son exaltation, la pureté d'une œuvre qui était sienne et qu'il venait de créer, plus qu'avec ses mains, avec son âme.

EXTENSION DE LA POTERIE

Diverse sortes d'objets fabriqués.

Le commerce exigeait non seulement des pots, mais aussi des quantités industrielles de matériaux de construction, tels des pavés, briques, tuiles rondes et chénaux. Le rôle du potier se réduisait alors à un travail artisanal presque mécanique, car on disposait à cet effet de différents moules. Il suffisait seulement d'un peu d'attention pour réaliser les objets demandés. Et le four ne chômait pas, car tous les maçons des villes voisines s'approvisionnaient à Saint-Jean-de-Fos, notamment ceux de Clermont-l'Hérault et de Pézénas qui appréciaient fort justement la solidité de nos tuiles et de nos pavés. Avec les progrès de l'hygiène et la modernisation de l'agriculture, l'atelier du potier fabriquait également des tuyaux affectés au drainage et à l'évacuation des eaux usées. Mais les potiers n'abandonnaient pas pour autant ce qui, de tous temps, assura leur célébrité ; et quand les besoins concernant les gros travaux se faisaient moins pressants, ils s'adonnaient à nouveau à la fabrication de menus objets ménagers.

C'est ainsi que naissaient entre leurs doigts agiles les conques, les assiettes, les plats à barbes qui rendaient si amusant le défilé des barbes chez le figaro du village, les cassoles qui seules sont capables de donner au cassoulet toute sa saveur, la rustique jatte d'une épaisseur imposante qui recueillait avec malice "la lébré"⁽¹⁾ tirée à la barbe des gens d'armes, le soir au clair de lune sur le petit chemin qui conduit à la Combe de Valloubière et que les capucins de chez nous savent si bien emprunter.

Les pots à tabac avaient aussi leur place dans cette fabrication ; enfin toutes sortes d'objets, depuis le minuscule "rossignol" au chant gargouillant jusqu'au "turto ou trouine", cor de chasse au format réduit qui bramait au moment des ténèbres de toute l'énergie de nos jeunes poumons. Ces objets, ils les paraient de formes originales ou de couleurs chatoyantes, et c'est avec un souverain mépris que nos potiers considéreraient aujourd'hui les "rossignols" de nos enfants et les sifflets phtisiques fabriqués en matière plastique par une quelconque mécanique aveugle.

(1) "le lièvre"



▲ Ensemble de poteries, de gauche à droite : Pichet de Barque, Chante-pleure, Bénitier, Pot à Olives, Jatte, Écuelle, Pot à Tabac, Tuilles écaïlle.

▼ Seau Hygiénique, Bassin de lit, Pégau



▲ Plat à barbe, signé

► Pots à Tabac





▲ Statuettes soldats
Second Empire ▼



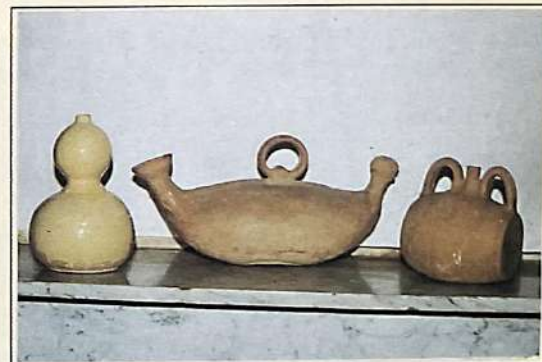
▲ Cruches siphons dites "Orjouis Trompeurs"
Plat Rond entre Écuellen ▼



Vase de Jardins et Jarres ▼



Statuette de Saint Roch, ▲
Bénitiers de chevet ▼



▲ Gourdes "fantaisie"
Cruchons à Eau ▼





Plat ovale dit "Jatte à lièvre" (initiales du propriétaire) ▲

Épi de façtage "Poterie Nabou"
(Thimotée Lanave) ▼



▲ Orjouls

Grand plat creux décoré ▼



LE SÉCHAGE

Quand tous ces objets étaient prêts, il fallait les sécher. Chaque jour les potiers les sortaient et les déposaient à l'extérieur avec beaucoup de délicatesse... Il fallait se méfier du gel ; si le froid surprenait brusquement les pots, ces derniers éclataient. Pour cette raison, les fabrications se modéraient durant les gros froids de l'hiver pour redevenir plus intenses aux beaux jours.

Quand dans l'épaisseur des parois, ne demeurait plus aucune trace d'humidité, cela après vingt jours d'un continuel va-et-vient entre l'atelier et la cour attenante ou la rue voisine (car nos potiers n'hésitaient pas à sortir leurs planches garnies de jarres à même la rue), Orjoulets, toupis et cassoles étaient prêts pour la cuisson...

Cet étalage d'objets donnait aux rues de notre village un aspect original qui les faisaient ressembler à quelque mystérieux souk des lointains pays arabes, et nos potiers étaient secrètement heureux d'étaler ainsi les merveilles de leurs ateliers ; cela chatouillait agréablement leur amour-propre.

LA CUISSON

S'il était délicat de tourner, il ne fallait pas moins de qualités pour cuire et tous les talents du praticien s'y trouvaient employés. En effet, nous savons après quels efforts le potier avait asservi la matière, il fallait maintenant asservir le feu... Ce feu tantôt sournois, tantôt éclatant et impétueux, il fallait s'en rendre maître et le diriger progressivement afin d'en faire l'auxiliaire du Maître Potier.

Il faut savoir que le four se composait de trois étages : la partie inférieure assurait le dépôt et par la suite l'évacuation des cendres, la partie supérieure contenait les objets devant subir la cuisson, et c'est à l'étage intermédiaire que se trouvait le foyer. Totalelement construit en

briques réfractaires le four supportait des températures très élevées de l'ordre de 800° à 900°C.

Il fallait chauffer progressivement durant trois nuits et deux jours, inlassablement il fallait alimenter le foyer...

Tout d'abord on disposait à l'étage supérieur du four les objets à cuire et il fallait bien souvent la main d'un Maître Potier pour déposer les objets à la place qui leur convenait le mieux... Ainsi les énormes jarres supportaient un feu plus vif, on pouvait donc les ranger au centre du four ; les pièces de résistance moyenne pouvaient se placer près des parois du four, les autres plus délicates, telles que fragiles assiettes, menus rossignols, jarlets, graissiers, occupaient des positions intermédiaires. Il y avait donc des zones de chaleur plus ou moins intense et la sûreté de main et l'expérience d'un vieil artisan n'y étaient point inutiles.

Certains descendants des potiers aujourd'hui disparus nous ont conté l'estime dont jouissait à cet égard le vieux "Gambetta", qui plus que tout autre avait l'art et le secret de ces rangements. Avec lui on était assuré contre le "coup de feu", on était prémuni contre cet accident que tout potier redoutait et à la suite duquel tous ses efforts, tous ses espoirs se brisaient en même temps que ses œuvres !

Pour éviter cet accident, il fallait non seulement connaître le secret des rangements, secret qui s'acquerrait avec l'expérience, mais encore connaître à fond l'art de chauffer son four.

Le four s'alimentait essentiellement avec des plantes odoriférantes de la région et notamment "l'Argeallas", genêt d'Espagne, que l'on connaît chez nous sous ce nom sonore dont les syllabes âpres et farouches sont tellement plus évocatrices de son aspect. Cette plante que les chasseurs de Saint-Jean-de-Fos connaissent bien, car elle est leur ressource suprême pour alimenter le feu au cours de leurs sorties pluvieuses, possède une flamme qui libère une très grande chaleur et qui présente un caractère de continuité. Selon l'expression consacrée «l'argeallas ten lou fioc». Et c'est la raison pour laquelle nos potiers prisait au plus haut point un combustible dont la qualité ne cédait en rien à l'abondance. Sur les côteaux voisins, des "Plots" aux Gorges de l'Hérault, de la Combe de

la Cabane à la Combe de Champal, de Saint-Sylvestre à Montcalmès, partout s'étalaient les vastes tapis d'Argeallas. Et durant toute l'année des femmes et des hommes, munis de "bartassiers", sortes de longues faucilles qu'ils maniaient prestement, faisaient des fagots d'Argeallas pour alimenter le foyer de nos potiers. Certaines personnes se rappellent encore le vieux Moïse qui dans sa journée venait à bout de son demi-cent de fagots et qui possédait un tour de main si particulier pour lier sa récolte épineuse... et puis avec sa mule blanche on voyait notre vieux Moïse se diriger vers Saint-Jean chargé de son odorante moisson.

Les fagots entassés dans la cour, il ne restait plus qu'à les employer. Le Maître Potier chauffait tout d'abord avec prudence son four ; en même temps que poignées par poignées il l'alimentait, il épiait d'un œil inquiet l'étage supérieur où reposaient les objets sortis de ses mains...

Puis insensiblement, il augmentait la quantité de combustible, les Argeallas rougeoyants, brassée par brassée, enfin après quelques heures d'un chauffage incessant, fagot par fagot... et le foyer engloutissait inlassablement la moisson du vieux Moïse. Dans un enfer de fumée et de flammes crépitantes, notre potier, tel Vulcain, veillait sur son four.

Arrêtons-nous un instant et imaginons alors les vingt-deux fours de nos potiers, alimentés et déversant des nuages de fumée et aussi des flots de parfums forts, puissants, enivrants, à tel point que l'on était parfois obligé de mêler à ce combustible du chêne-vert qui en modérait l'âpreté. Et maints vieillards de chez nous nous ont en outre vanté les vertus thérapeutiques de ces fumées et de ces parfums... les maladies, les épidémies ici étaient rares, voire inconnues, disaient-ils. Certains, par ailleurs, semblaient ignorer les vertus lénifiantes de l'Argeallas et nous avons pu lire l'extrait d'un jugement faisant suite à une plainte déposée contre un potier : «Pour les fumées qui, se dégageant de son four, sont gênantes et entêtantes pour le voisinage». Le juge considéra la chose, la trouva fort plaisante, étant un peu poète, et débouta le plaignant !

Enfin donc, après ces longues journées de chauffage, le Maître Potier estimait la cuisson suffisante et, par les regards percés dans l'étage supérieur de son four, il apercevait sa rutilante fournée... laissant petit à petit tomber la chaleur du four, il s'assurait plus tard d'un refroidissement

parfait et retirait toutes les pièces désormais sonores et résistantes. Ayant subi victorieusement l'épreuve du feu, la jarre et le toupî allaient enfin pouvoir commencer leur randonnée de par le monde, au service de nos ménagères.

LE VERNIS

Cependant, avant la cuisson, certaines pièces de poterie subissaient la coloration et le vernissage... les vases, jattes, assiettes étaient parés de vives couleurs, ainsi se mariaient agréablement le jaune, le marron, le rouge et plus que tout autre le vert émeraude, plus éclatant les uns que les autres. Mais que de patience, que de longs et tenaces efforts en un mot que d'amour il fallait porter à son œuvre pour lui donner le fini qui faisait le cachet des pots de Saint-Jean-de-Fos.

En effet si la forme de nos poteries, alliant toujours la grâce et l'harmonie, assurèrent leur succès, leurs tons chauds et éclatants, leurs nuances délicates ou vives contribuèrent tout autant à leur valeur artistique. Cette explosion de reflets, ces mille feux dont scintillent encore, dans un éclaboussement d'étincelles, nos poteries vernissées, ont donc ajouté à leur célébrité.

C'est pourquoi nos Maîtres Potiers ont longtemps conservé "le secret du vernis...". Il s'agit là d'un secret de fabrication que les descendants de ces anciens artisans ont bien voulu nous confier. Tous les potiers qu'il nous a été donné de visiter, depuis ceux de Saint-Quentin-la-Poterie dans le Gard, à ceux des Vosges ou du Centre, connaissaient l'art de fabriquer les vernis, mais n'arrivaient à le fixer sur leurs objets qu'après des précautions multiples, sans être assurés d'un parfait résultat. Les potiers de Saint-Jean par contre avaient le secret de cette opération...

Dans la commune de Saint-Maurice-Navacelles, sur le plateau, quelque part entre "le Viala" et "les Coucelles", existe une vieille mesure et tout près de cette dernière il est un gisement d'où l'on extrayait une terre

argileuse et noirâtre. La mesure et les terres voisines appartenaient à certain potier de Saint-Jean et cela depuis des temps immémoriaux. Cette terre constituait techniquement l'engobe, extraite au pic, écrasée, triturée, tamisée, elle était enfin livrée à nos potiers. On la délayait dans l'eau afin d'en faire une pâte liquide et on la coulait sur les jarres et les orjous... Quand l'engobe adhérait fortement à la glaise et avant qu'elle ne soit complètement sèche on enduisait le pot de vernis. Et ces deux composants pouvaient par la suite se fixer sur l'objet fabriqué. En somme, le secret de la fixation du vernis résidait uniquement dans les exceptionnelles vertus de cette glaise qui reposait quelque part là-haut sur le plateau... et dont nos potiers se gardaient bien de dévoiler l'existence. Seulement, avant leur mort, en confiait-il la provenance à leur fils aîné devenu alors Maître Potier.

Le pot enduit d'engobe, il fallait le parer de couleurs. Le colorant était acheté dans le commerce et ils recevaient de Marseille un minerai de plomb qui venait des colonies.

Par des procédés rudimentaires, au marteau le plus souvent, parfois à l'aide de meules sommairement installées, ils pulvérisaient le minerai de plomb puis le mélangeaient soigneusement au colorant. Ils obtenaient alors un composé pulvérulent qu'ils délayaient dans l'eau chaude... la couleur et le vernis étaient prêts. Il ne leur restait plus qu'à en revêtir l'orjoulet ou le toupî. Cela, d'ailleurs, n'allait pas sans mal, il fallait que la couche soit assez mince et uniforme ; dans le cas contraire, en cours de cuisson, le vernis formait en surface des verrues et des cloques disgracieuses, si bien que notre amphore aux allures sveltes n'était plus qu'un ridicule laideron. L'habileté et la vigilance du Maître Potier devaient donc s'exercer d'incessante façon. Mais que de joie, que de satisfaction quand, après plusieurs jours d'attente exaltante, après que le four eut refroidi, notre potier enlevait les briques dont il avait scellé la porte de son four. Il découvrait soigneusement rangés, les uns près des autres, en pyramides, se chevauchant agrestement, les objets jaillis hier de ses mains. Cette émotion, cette extase qu'il éprouvait, n'était que la juste récompense d'une œuvre qui exigeait que l'homme lui donnât son travail et son âme.

LES DEBOUCHES

Les oleiculteurs de Saint-Jean-de-Fos et des villages voisins faisaient ample provision d'huile dans les jarres sorties des mains de nos potiers ; dans la glaise purifiée et durcie au feu, l'huile conservait une saveur douce, justement appréciée dans la préparation de "l'ensalade".

Mais la renommée des pots ne s'arrêtait point aux frontières de notre canton et, soigneusement empilées dans des charrettes, nos terrailles sonores cahotaient tout au long de la voie romaine depuis Narbonne et Perpignan, jusqu'à Marseille.

Certains "charrois", tirés par de lourds percherons et des cavales frémissantes de Saint-Michel, montaient jusqu'à Lyon pour livrer nos orjouis et nos toupis... L'Hôpital Suburbain de Montpellier avait même adressé à certains de nos potiers une commande de quatre-vingt douzaines de pots à tisanes pour ses malades.

Les maçons de Clermont et de Pézenas demandaient avec insistance nos briques et nos pavés dont ils estimaient la solidité. Le grain en était rude, mais les ménagères d'antan avaient la poigne si solide qu'elles finissaient par avoir raison de cette rudesse et que finalement, la surface des pavés devenait polie.

Souvent, le touriste qui traverse nos villages est surpris d'apercevoir à la crête de certains toits, des "urnes" (épis de faîtage) d'un vert éclatant ; parfois, certains clochetons des gentilhommières du voisinage sont également parés de tuiles aux couleurs brillantes d'un éclat toujours neuf. Certaines tuiles d'angle sont vernissées et étrangement ouvragées ; notre clocher est lui-même couvert de tuiles d'un vert émeraude. Ce sont là autant de pièces sorties des mains de nos potiers. L'urne, l'orjoulet, la tuile faîtière toute dentelée proclament la noblesse d'un art authentique et ces emblèmes qui empanachent la crête de nos toits disent assez la fierté de nos Maîtres Potiers...

Arrêtons-nous un moment, et du haut du Roc Pointu contemplons notre village : à cette heureuse époque, que de mouvements, que

d'activité, que de diversité, en un mot, que de vie dans les murs de Saint-Jean-de-Fos...

On entend là-bas le pic de l'ouvrier qui extrait l'argile, puis pliées en deux sous le poids de l'argile, la file noire de nos vieilles paysannes ; le vieux Moïse, conduisant sa mule blanche aux sonnailles tintinnabulantes revient de la Combe de la Cabane chargé de son odorante moisson. Assis à leur tour, les potiers commandent leur inlassable ronde, tandis qu'une épaisse fumée, jaillie de nombreux fours, déverse ses lourdes volutes et les rustiques parfums de nos garrigues...

Le son mat des masses frappant l'argile que l'on malaxe ; plus loin vers la chapelle de Saint-Génès on devine un "charroi" qui, chargé de terrailles, poursuit sa route dans un joyeux friselis de grelots...

LA DECADENCE

Mais la machine est arrivée, à une vertigineuse allure. De lourdes puissances aveugles ont tordu et façonné le métal. Une quelconque ouvrière hébétée retira la casserole d'aluminium d'un monstre d'acier qui, en grondant, engloutit le métal et vomit la casserole ou la cuvette... Une non moins aveugle machine fabriqua en un temps record les assiettes de faïence par centaines ; de plus les élégantes de l'époque trouvèrent de bon ton de renier les plats rustiques — que l'on s'arrache aujourd'hui chez les antiquaires — pour adopter l'aluminium ou l'inoxydable.

Nos potiers tentèrent bien de résister à cette poussée foudroyante de la machine ; certains modernisèrent leur four, mais ils ne purent jamais livrer leur marchandise au vil prix de la faïence. Les commerçants les oublièrent, la clientèle se faisait rare, mais les potiers tournaient toujours pour eux-mêmes, pour leur propre plaisir, les turtos des ténèbres, les graissiers et quelques menues terrailles qui n'avaient plus pour acquéreur que de vieilles femmes dans les épiceries du voisinage.

Ainsi, petit à petit s'éteignirent les derniers fours ; le vieux Moïse mort, l'Argeallas sembla inaccessible aux mains fragiles des jeunes générations ; l'intérêt ne soutenant plus l'effort, nos derniers potiers perdaient confiance...

Certains vieillards aux mains expertes, mûs par l'amour de cet art qui les avait aidés à vivre, s'installaient parfois auprès du tour... Il nous a été donné de contempler le dernier atelier ; tout y témoigne d'un dernier effort, d'un ultime espoir : sur les étagères s'accumulent jattes, graissiers, conques engobées mais non vernies... Aucun d'eux n'a subi l'épreuve du feu. C'est là l'éclatante manifestation d'un acte de foi, ces mains faites pour créer ont voulu remplir leur mission. Que leur importait le gain : la preuve en est qu'ils ne prirent pas la peine de cuire leurs dernières poteries ; la joie toujours renouvelée d'animer la matière et de la domestiquer, seule, les exaltait.

Ces derniers Maîtres Potiers morts, l'atelier ne connut plus que le silence et l'oubli... Bien souvent le tour et les outils sombrèrent dans le feu ! Le four ventru et imposant fut attaqué au pic... aucune trace ne subsista de ce qui faisait la vie même du village, et cette noble industrie n'aurait point tardé à s'effacer dans la mémoire des arrière-petits-fils de ces anciens potiers.

Servis par les circonstances, nous avons pu découvrir cependant, l'un des ateliers qui, par extraordinaire, est demeuré intact... Quelque part aux abords de Saint-Jean-de-Fos, il est une ancienne "fabrique"... Le dernier tour y semble attendre le magicien, son maître, les spatules sont encore tout imprégnées d'argile et le four, béant, offre son impassibilité à notre contemplation.

- III -

LE SECRET DES "ORJOULIERS"

Les habitants de Saint-Jean-de-Fos sont surnommés "les cougourliers".

Qui ne connaît pas la légende des Cougourliers ? Tout le monde a entendu parler de cette célèbre courge, déposée au sommet d'un arbre, lors d'une crue de l'Hérault. Cette courge, vidée de sa chair par le temps, avait séché, et la Tramontane, s'engouffrant par les trous creusés dans le potiron, faisait de tels sifflements sinistres que les villageois pensèrent aussitôt à une attaque des Sarrasins.

Déléguant l'un des leurs en reconnaissance, celui-ci s'aperçut de la méprise. Il cria à ses compères qui le suivaient de loin avec des fourches, des faux, des rateaux : « Acò es pas qu'une cogorla sus un saule » (ce n'est qu'une courge sur un saule). Mais les autres entendirent : « Lo que pòt se sauva, que se sauva » (Que celui qui peut se sauver se sauve). Il s'en suivit alors une peur panique, une mêlée monstre, où s'entrechoquèrent les fourches, les faux et les rateaux dont le manche est très meurtrier quand on marche sur l'outil ... et tous détalèrent en criant : « Sauve qui peut !.. Au secours !.. Je me rends !.. Non ! Pas par derrière !!! »

À Marseille, on dirait : « C'est un galéjade ! »

À Saint-Jean-de-Fos, on dit : « C'est une cougourlade ! »

Autre cougourlade : La Fontaine municipale dénommée "Lou Griffou", située sur la place de la Mairie, est composée d'un bassin octogonal en pierres taillées, au centre duquel jaillit une colonne dont la dernière pierre, taillée en boule, serait l'emblème de Saint-Jean-de-Fos. Une cougourle au sommet du Griffu !..

Cougourlier ? Orjoulier ? Y a-t-il un point commun entre ces deux mots ? Nous en reparlerons, car Saint-Jean-de-Fos, s'il est un village de potiers est aussi un village de légendes !

Mais revenons à des choses très sérieuses.

Au Moyen-Âge, l'alimentation en eau du village était assurée par le puits commun qui se trouvait à l'emplacement de l'actuelle Mairie.

Le plus ancien prix-fait connu pour la fontaine de Saint-Jean-de-Fos date du 22 novembre 1593 : «les "bors, ou canon de terre" (tuyaux d'arrivée d'eau), sont fabriqués par Jacques Hugol, Anthoine Vaissière et Fulcran Andral, potiers de terre à Saint-Jean-de-Fos». La fontaine "Lou Griffou" est reconstruite en 1642, puis réparée de nombreuses fois, ainsi que la conduite d'amenée. Elle était alimentée par la source dite "Font Réginière". Des écrits sur la fontaine "Enruginariï" apparaissent en 1202.

Abordons maintenant la partie la plus mystérieuse, ce qui a longtemps intrigué les potiers concurrents de Saint-Quentin-la-Poterie : le secret de la composition et de l'adhérence du vernis sur les poteries de Saint-Jean-de-Fos.

Il nous faut d'abord préciser quelques termes techniques de poterie, à savoir :

Le tesson : c'est la pièce support en argile, c'est la terre cuite nue.

La couverte : c'est un terme général qui désigne ce qui recouvre le tesson pour lui donner un autre aspect et lui rajouter d'autres qualités de présentation, d'imperméabilité, d'aspect de surface... On dit aussi : glaçure, émail, vernis.

La barbotine : c'est de l'argile diluée dans de l'eau, c'est de la boue d'argile.

L'engobe : c'est une barbotine d'argile colorée, appliquée sur une poterie pour en changer la couleur.

La glaçure : (ou vernis ou émail) : c'est une couche de verre fondue en place, sur le tesson, pour le rendre bien lisse, imperméable, de la couleur et de la texture désirées.

Monocuisson : pièce tournée, engobée, vernie et cuite en une seule fois.

Biscuisson : Pièce tournée, engobée, cuite une première fois ; ensuite biscuit verni et cuit une seconde fois.

Ces quelques définitions de base étant données, que s'est-il passé à Saint-Jean-de-Fos, il y a longtemps ?...

Tout d'abord on a découvert des gisements d'argile importants, aux portes du village, et à des profondeurs relativement faibles (1 à 6 m.). Cette argile, par sa composition, pouvait donner une bonne terre cuite, cuisant aux environs de 850° à 950°C, pour fabriquer les matériaux de construction courants : pavés, tuiles, tuyaux d'eau, etc...

On avait donc sur place, un bon tesson dont la teinte de terre cuite allait du rose clair au rose soutenu avec des nuances gris-bleu selon la zone du gisement.

Pour fabriquer une poterie plus élaborée, pour la rendre imperméable, pour la rendre plus attrayante par la couleur, la brillance, il fallait trouver "une couverte", une "peau", qui adhère parfaitement au support, sans craqueler, sans faïencer. Il fallait aussi changer la teinte rouge-rosé de cette terre cuite pour faire ressortir des colorations vives : le vert, le jaune, le bleu, le marron...

Les transports, autrefois, étaient difficiles et coûtaient cher. Il fallait trouver ces matériaux sur place, quand on le pouvait. Les potiers de Saint-Jean-de-Fos eurent alors la chance de trouver, à quelques kilomètres de chez eux, sur le plateau du Larzac, un gisement d'argile assez pure, de couleur grisâtre, cuisant "blanc". Cette argile, réduite en barbotine et recouvrant l'argile des gisements de Saint-Jean-de-Fos, permettait d'obtenir un tesson blanc, pouvant recevoir des vernis colorés, dont les couleurs éclatantes allaient pouvoir conserver leur éclat.

De plus, les deux argiles ayant le même "retrait" au séchage et à la cuisson, "la peau" adhérerait parfaitement à "son support".

Restait alors à trouver le vernis, incolore ou coloré, qui allait pouvoir recouvrir le tout sans s'écailler. Il fallait combiner deux paramètres :

- les proportions des constituants du vernis
- la température de cuisson

Les constituants :

- de la silice sous forme de sable, du sable de l'Hérault, certainement ; d'après un descendant de potier que j'ai connu, ce sable était récupéré dans les creux de rochers des Gorges de l'Hérault, appelés "marmites". Ce sable y était déposé lors des crues du fleuve. Il était assez pur et bien lavé.

- de la galène, minerai de plomb (sulfure de plomb naturel : Alquifoux) qui servait de fondant à la silice pour en abaisser la température de fusion.

- probablement l'argile du Viala.

Cet ensemble de constituants, broyé très finement, formait le vernis. S'il était employé tel quel, il était transparent et avait l'apparence d'un verre.

Pour le colorer, il suffisait d'incorporer des oxydes métalliques, à très faible dose :

- l'oxyde de fer, selon les doses, donnait les tons marrons clair à brun foncé,
- l'oxyde de cuivre, les verts,
- l'antimoine, les jaunes,
- Le cobalt, les bleus...

Le fameux **secret des potiers** de Saint-Jean-de-Fos était en réalité un double secret :

- D'une part, il ne fallait pas dévoiler le gisement de "l'Engobière" du Viala dont l'argile se mariait si bien avec celle de Saint-Jean-de-Fos.
- D'autre part, il fallait conserver précieusement la composition des différents vernis, colorés ou incolores, en les associant à des températures de cuisson assez strictes.

Et pour corser le tout, on pourrait encore ajouter que, comme il s'agit de poteries cuites en "monocuisson", il faut un sacré coup d'œil et un sacré tour de main pour engober ou vernir les pièces en argile "crue" en respectant les degrés de séchage entre chaque opération...

Nous avons pu nous en rendre compte durant les trois ans d'essai et de recherches (sur les formes et sur les vernis) que nous avons passés, à l'atelier de poterie de l'Association.

Tous ces efforts ont été récompensés puisqu'ils viennent de déboucher concrètement, sur un nouvel atelier de poterie traditionnelle à Saint-Jean-de-Fos. Après 70 ans d'interruption, les tours se sont remis en route ; le four, s'il ne consomme plus "d'Argeallas", transforme de l'argile terne en de rutilants orjouis ou plats multicolores. Les noms des potiers sont les mêmes qu'il y a des siècles : ils s'appellent Destand, Fabre, Vidal...

Et comme leurs ancêtres, ils garderont bien le **Secret du Vernis Vert** de Saint-Jean-de-Fos...

Et pour terminer ce chapitre, je voudrais associer à nos recherches et à son aboutissement le nom de Jean-Louis Vayssettes, auteur de l'ouvrage "Les Potiers de terre de Saint-Jean-de-Fos", édité en 1987.

Au moment où nous voulions réhabiliter les poteries de Saint-Jean-de-Fos, tombées dans l'oubli depuis le début du siècle, cet ouvrage et les contacts avec son auteur ont été, pour nous, un véritable "doping". Unissant ainsi nos efforts, nous avons pu faire connaître, en France, en Europe et dans le Monde (le livre de Jean-Louis Vayssettes a traversé les océans) les modestes poteries locales qui n'avaient rayonné que dans le Sud de la France.

Terminons par une note fantaisiste du célèbre Poète-Potier : Jean-Antoine Peyrottes, chantre clermontais de la langue d'Oc (1813-1858), fils d'Antoine Peyrottes et d'Elisabeth Causse, potiers à Saint-Jean-de-Fos (1763-1837).

Lou Trioumphé das Orchelets *(extrait)*

...«Ouy, sioy l'enfan d'un travailhayrié
Sioy nascut dins un atelié.
Lou mestié que fasié moun payré
Lou faou, pioy que sioy taralié...
Al miech das pots e das couplets...
...Fau dé vers quand ay la cagna
E quand l'ay pas faou d'orcholets...»

A. Peyrottes

Le Triomphe des Cruchons

Oui, je suis le fils d'un travailleur
Je suis né dans un atelier.
Le métier que faisait mon père
Je le fais puisque je suis potier...
Au milieu des pots et des poèmes...
...Je fais des vers quand j'ai la flemme
Et quand je ne l'ai pas, je fais des cruchons.

POSTFACE

Par cette modeste publication, revue et corrigée à la suite de sa première édition en 1986, nous avons voulu prouver que le tout petit village de Saint-Jean-de-Fos avait une **histoire** qui méritait d'être contée.

Une page de cette histoire a été écrite par nos ancêtres les **potiers**, qui ont pétri, de leurs mains habiles, la terre sur laquelle ils vivaient. Et les orjous, les jarres, les tuiles, tous les objets qu'ils nous ont légués sont pétris de leur âme...

Nous avons voulu vous raconter leur **histoire** en couleur, cette fois.

Les documents et notes que nous avons rassemblés dans ce recueil, nous les devons à :

- Jean-Louis Vayssettes, par son magnifique ouvrage "Les Potiers de Terre de Saint-Jean-de-Fos", édité en 1987.
- Pierre Razimbaud
- Paulette Durand
- Denis Ferrier
- G. Alzieu
- H. Galabru
- Archives Municipales et Départementales
- Photos : Association "Lo Picart" - P. Rasse

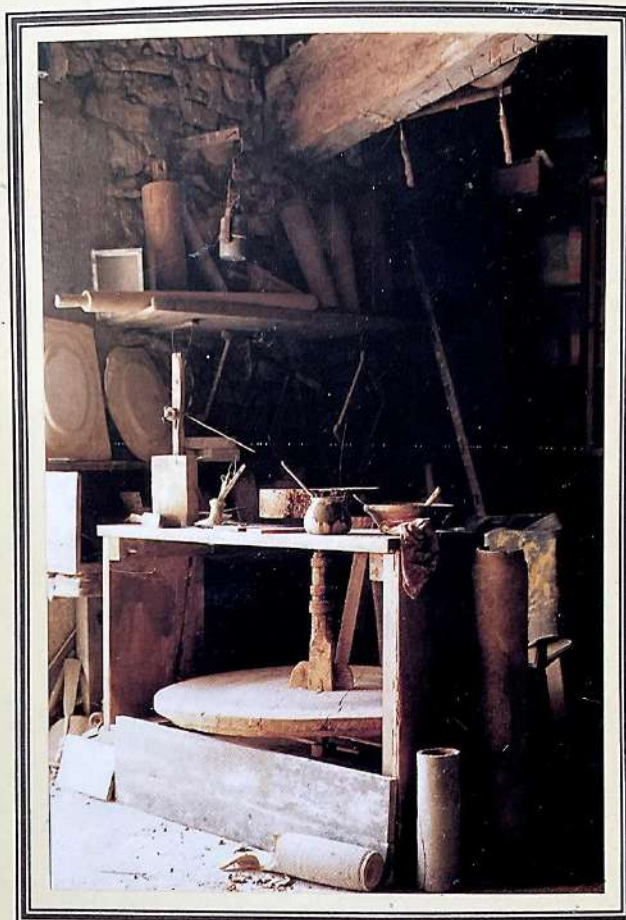
À ceux qui veulent en savoir plus sur les Maîtres Potiers, l'apprentissage, la vie corporative, l'entreprise, l'exploitation, les carrières, les ateliers, la production, la généalogie des potiers par familles... nous recommandons le livre de Jean-Louis Vayssettes :

"Les Potiers de Terre de Saint-Jean-de-Fos" - 1987

Ce livre est disponible à l'Association "Lo Picart".

Saint-Jean-de-Fos
A. VIDAL

Édité par
l'association "Lou Picart"
34150 Saint-Jean-de-Fos
—
Composition - Maquette
Impression
COPIA-DOMVS - Gignac
67 57 84 94
—



... Quelque part, à Saint-Jean-de-Fos, il est une ancienne "Fabrique". Le dernier tour semble y attendre le magicien, "son maître"... Les spatules sont encore imprégnées d'argile, et le four, béant, offre son impassibilité à notre contemplation...